

à la une

« Pour les jeunes, le vote est devenu vain »

Incroyablement désenchantée mais aussi résiliente et prête à réinventer l'engagement : c'est la jeunesse française telle qu'elle ressort d'une vaste enquête passionnante sur une génération « en sécession ».

ENTRETIEN

JOËLLE MESKENS
ENVOYÉE PERMANENTE À PARIS

C'est un livre passionnant. Dans *La Fracture* (éditions Les Arènes), le politologue Frédéric Dabi et le sociologue Stewart Chau décrivent une jeunesse qui ne croit plus en la politique. Une génération qui a traversé plusieurs crises avant d'être frappée par le covid. Et si, malgré tout, c'était d'elle que venait la surprise à la présidentielle ? Le directeur général de l'Ifop, Frédéric Dabi, s'en explique.

La jeunesse telle qu'elle ressort de votre étude apparaît terriblement désenchantée. Le désespoir a progressé de façon spectaculaire. En vingt ans, la mesure du niveau de bonheur a chuté de 27 points !

La jeunesse est multiple. On ne peut pas la résumer en parlant de génération sacrifiée. Mais avec le covid, qu'ils soient lycéens, bacheliers, chômeurs, salariés, créateurs d'entreprise, les jeunes ont tous vécu un événement hors norme, fondateur, qui a homogénéisé leur perception. Ils pensent tous qu'ils vont payer la dette, que cette épidémie les a privés d'une partie de leur jeunesse. Ils

se sont sentis stigmatisés, accusés, et sacrifiés. Mais le désenchantement, ce n'est pas seulement le covid. L'épidémie n'a eu qu'un effet amplificateur. Avant, cette génération avait déjà encaissé plusieurs chocs, notamment celui du terrorisme et du réchauffement climatique. Un jeune sur cinq se dit prêt à mourir pour le climat. Ils reprennent à leur compte la phrase de Paul Valéry : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. »

Comment s'exprime ce désenchantement ?

Il y a notamment une défiance nette par rapport à l'action collective. Les jeunes ne croient plus à la capacité du politique à changer les choses. Mais ce qui est frappant, surtout quand on regarde l'évolution depuis les enquêtes faites dans le passé, c'est que cette génération demeure optimiste. En fait, les jeunes croient encore en eux, mais à titre individuel. Ils croient aussi à l'entreprise, ils sont pro-business. Ils pensent : « Qui mieux que moi-même peut me sortir de là ? » C'est une nouvelle forme d'engagement. Cette absence de foi en l'action collective s'explique : ils n'ont pas connu de mobilisations qui ont changé les choses, ni Mai 68, ni les grandes grèves de l'hiver 1995, par exemple.

Les jeunes doutent de la démocratie ?

Ils baignent dans la démocratie comme des poissons dans l'eau. Mais ils remettent en cause la délégation. Ils se demandent pourquoi déléguer leur vote à quelqu'un qui ne les connaît pas et qui pourrait les trahir. Ils ne croient plus au contrat passé entre le politique et le citoyen : « Je te donne mon vote et en échange, tu transformes mon quotidien. » Pour eux, le vote est devenu vain, inutile. Ils ne croient pas en sa capacité à changer la vie.



La fracture
FRÉDÉRIC
DABI
ET STEWART
CHAU
Les Arènes,
277 p., 20 €

Du coup, un tiers d'entre eux peuvent être tentés par un chef. Ils sont avant tout dans une logique de résultat, d'efficacité. De la même manière, ils peuvent être tentés par une certaine forme de radicalité. Une majorité d'entre eux pensent même qu'un peu de violence pourrait faire avancer les choses...

L'abstention les touche particulièrement. Mais cela pourrait-il changer à la présidentielle ?

Il subsiste, c'est vrai, une forme de « magie » autour de l'élection présidentielle, qui reste en France l'élection phare. Lors de certaines présidentielles, les jeunes ont voté plus que les autres générations : c'était le cas en 1981, en 1995 et en 2007. Ces élections avaient un point commun : c'étaient des élections de changement. En 2002, les jeunes ont voté moins que la moyenne au premier tour, mais ils se sont fortement mobilisés contre Jean-Marie Le Pen au second tour. Ce pourrait être le cas en 2022 si l'extrême droite est forte. Eric Zemmour a un électorat « attrape-tout ». Mais il y a un segment auprès duquel il n'est pas bon du tout, et c'est justement celui de la jeunesse. Les jeunes sont sensibles à tout ce qu'il ne défend pas : le droit des minorités, l'environnement.

Tous les candidats visent à récupérer la jeunesse...

Cela fait partie du folklore, des figures imposées d'une présidentielle. En 2017, même François Fillon, dont le but était de réunir la droite et de passer *in extremis* au second tour, a voulu parler aux

jeunes. Aujourd'hui, Emmanuel Macron s'adresse à Brut, à Tik Tok. Tout le monde, d'Anne Hidalgo à Marine Le Pen, veut s'adresser aux jeunes. Il y a l'idée que leur parler, c'est aussi indirectement s'adresser à leurs parents, à leurs grands-parents, à des relais d'opinion. Mais c'est paradoxal, car les jeunes, jusqu'à présent, n'ont jamais fait la décision. Même en 2007, quand Ségolène Royal est très nettement en tête chez les jeunes, elle perd.

Comment se décline le vote des jeunes ?

Emmanuel Macron est fort chez les primo-votants. Dans ce segment, il bénéficie de « l'effet Manu » : c'est un président qui leur ressemble, qui parle cash et qui sait les séduire. Jean-Luc Mélenchon aussi reste apprécié chez les primo-votants : c'est le seul segment dans lequel il ne s'est pas effondré. La génération des 25-30 ans, elle, continue de voter plutôt pour Marine Le Pen. Et c'est un vote d'adhésion.

Dans cette jeunesse française, on ne voit pas émerger de figure emblématique de l'engagement. Il n'y a pas de Greta Thunberg française...

Non, mais ce qui me frappe, c'est que l'on voit émerger une opinion publique féminine. Sur plein de sujets, les jeunes filles sont plus indignées que la moyenne. Il y a encore cinq ou dix ans, on ne voyait ce clivage que sur les sujets très « genrés » : les inégalités salariales, les violences faites aux femmes, etc.

La laïcité telle que la définissent les jeunes n'a plus rien à voir avec celle de leurs aînés. C'est une génération qui n'est pas du tout Charlie

Frédéric Dabi



La question des inégalités, des discriminations, paraît plus prégnante que jamais...

Dans les années 80, 90, la lutte contre les discriminations était déjà très présente. Mais pas de la même façon. Il n'y avait pas l'idée que l'Etat était le responsable des discriminations. Maintenant, 36 % des jeunes en France pensent qu'il existe un racisme d'Etat. C'est énorme ! Cette jeunesse ne se proclame pas forcément « woke », mais elle fait du « wokisme » sans le savoir.

La fracture, pour reprendre le titre de votre livre, apparaît aussi très forte sur la laïcité.

Oui, et c'est d'ailleurs notamment ce qui m'a donné envie de faire ce livre. Après l'assassinat de Samuel Paty, un tiers des jeunes estiment qu'il a eu tort de montrer les caricatures. C'est terrible. La laïcité telle que la définissent les jeunes n'a plus rien à voir avec celle de leurs aînés : pour eux, ce qui prime, c'est l'égalité entre toutes les religions, le respect de tous les croyants, l'absence d'offense, alors que pour les plus âgés, c'est le fait que la religion doit rester dans la sphère privée et qu'il faut en limiter l'influence. Cette génération n'est pas du tout Charlie.

Frédéric Dabi

Directeur général de l'Ifop, c'est l'un des meilleurs spécialistes français de l'opinion. Avec le sociologue Stewart Chau, Frédéric Dabi a renoué avec les grandes enquêtes sur la jeunesse telles que les avait lancées dans les années 50 Françoise Giroud pour *L'Express*.



Le politologue Frédéric Dabi et le sociologue Stewart Chau décrivent une jeunesse qui ne croit plus en la politique. © VONPQR